

**Approche cognématique du (sub)morphème en [a]
dans la langue espagnole.
Nouvelle approche et application
de la linguistique du signifiant.**

Stéphane PAGÈS
CAER (EA 854)
Aix-Marseille Université

1. INTRODUCCION

Dans son article « Une linguistique du signifiant ? »¹, de manière marginale, c'est-à-dire à travers une note de bas de page, Marie-France Delport fait la remarque suivante à propos de la notion de *signifiant de langue* :

On laisse de côté le problème, essentiel, mais sur lequel notre réflexion est encore embryonnaire, des éléments phoniques et/ou graphiques qui structurent les signifiants et qui peuvent être tenus, avec quelque vraisemblance, pour des formants significatifs.

(Delport 2008 : 28)

Et elle fait mention en suivant des travaux de Maurice Toussaint, Maurice Molho et G. Luquet, pour l'espagnol, sans oublier Pierre Guiraud, qui, on le sait, dans *Structures étymologiques du lexique français* (1967), a tenté de montrer, pour une catégorie de mots, la possible analogie entre la structure phonique construite par les mouvements des organes de la parole et le mouvement signifié (notamment à travers les matrices *t...k*, *ch...k*, *p...k*).

1. *Chréode. Vers une linguistique du signifiant*, Paris, Editions Hispaniques, n°1, printemps 2008, p. 11-35.

De son côté, dans son article intitulé « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol »² (2008), à l'appui de la théorie des cognèmes élaborée par Didier Bottineau, G. Luquet a tenté de démontrer la motivation de certains submorphèmes grammaticaux de l'espagnol. Je précise d'emblée que si la théorie des cognèmes a quelque peu évolué au fil de ces dernières années, voici comment D. Bottineau la défendait au début des années 2000, positionnement qui a fondé l'analyse de G. Luquet ainsi que la mienne, dans ce travail consacré à [a] :

Se démarquant de toute approche phonosymbolique mais s'appuyant sur les propriétés articulatoires des phonèmes, D. Bottineau s'est employé à postuler l'existence de *cognèmes*, qu'il définit comme « le plus petit neuro-transmetteur phonique identifié à ce jour » (2003 : 225)³. En d'autres termes, à un support phonémique serait associée une instruction cognitive basique ou « processus cognitif élémentaire » (2010 : 11) lié à une « expérience intériorisée de la phonation » (2010 : 11). Selon l'image de D. Bottineau, le cognème serait une sorte de « logiciel psychique » doté d'un encodage au niveau du cerveau puisque D. Bottineau regarde le phonème comme un stimulus cognitif susceptible d'enclencher un encodage psychique lié à ses caractéristiques articulatoires ainsi qu'à ses propriétés auditives de la perception par une sorte d'effet retour. C'est ainsi par exemple que, selon lui, en vertu de cette corrélation entre processus vocal et cognitif, l'instruction phonatoire qu'il convient d'associer au phonème vocalique /a/ serait un encodage de type « accroître le degré d'aperture » (2003 : 222)⁴, instruction phonatoire à laquelle correspondrait, sur le plan psychique, l'instruction cognématique (IC)

2. « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol », dans Gabrielle Le Tallec-Lloret (éd.), *Vues et contrevues*, Actes du XII^e Colloque international de linguistique ibéro-romane. Université de Haute Bretagne – Rennes 2, 24-26 septembre 2008, Limoges, Lambert-Lucas, 2010, p. 73-85.

3. Chez D. Bottineau, le cognème n'a pas de transcription spécifique mais possède généralement la même que celle du phonème, à savoir des crochets. Il le transcrit également parfois entre guillemets sous la forme de chevrons.

4. On peut lire également dans « La théorie des cognèmes et les langues romanes : l'alternance *i/a*. La submorphologie grammaticale en espagnol et italien » : « [...] le contraste *i/a* souligne [en anglais] l'opposition proximal / distal dans les couples *this / that*, *which / what*, les variations *swim / swam* [...]. Pour la description, les éléments formateurs inventoriés sont multiples et permettent une large couverture de phénomènes. Un schème vocalique *u/i/a* articule une chaîne d'opérations de type projection, association, dissociation [...]. », *op. cit.*, p. 11-12.

de type [dissociation], [éloignement] et, concrètement, « disjoindre des notions préalablement conjointes » (2003 : 222)⁵.

Or, par rapport à sa théorie des modes en espagnol publiée en 2004, G. Luquet a montré la pertinence de cette approche par rapport au système verbal espagnol dans la mesure où l'on trouve de manière récurrente, et en position stratégique de désinence, le formant vocalique [a] dans les formes dites *inactualisantes* qui construisent précisément la représentation d'une mise à distance du procès verbal par rapport à l'univers d'actualité du locuteur, à la différence des formes dites *actualisantes* où le formant [a] ne présente pas du tout le même principe de récurrence. G. Luquet observe en effet que :

[...] le formant /a/ est exploité dans la construction sémiologique de trois des six représentations inactualisantes du verbe espagnol : *cantara, comiera/viviera* ; *cantaba, comía/vivía* ; *cantaría, comería, viviría*. Il y est associé dans tous les cas à un événement qu'un sujet parlant se représente en prenant plus ou moins de recul par rapport à son univers d'actualité, un événement qu'il se représente en le plaçant à une distance plus ou moins grande de cet univers⁶.

(Luquet 2010 : 79)

Ainsi, au vu de ces travaux et en adoptant un raisonnement hypothético-déductif, j'ai considéré que si tel phonème vocalique entraînait en corrélation avec telle instruction cognématique, le même encodage psychique devait pouvoir se retrouver à travers d'autres faits de langue faisant intervenir le même élément. Et il m'a donc semblé qu'il y avait quelque fondement à s'intéresser au formant vocalique [a] d'autant qu'il se situe aux extrémités du triangle vocalique et qu'il comporte, et ce, dans beaucoup de langues, les réalisations phonétiques et acoustiques les plus caractérisées, contrastées, susceptibles d'être à l'origine d'une instruction psychique marquée (facteur essentiel pour l'analyse). En conséquence, j'ai décidé d'explorer cette voie et d'analyser les principaux morphèmes et submorphèmes grammaticaux

5. Une hypothèse, sur la relation entre les notions exprimées et la nature physique des sons, qu'avait déjà formulée Platon, notamment concernant l'opposition *i/a*, comme le rappelle Pierre Guiraud à propos du débat sur l'arbitraire du signe, dans un chapitre consacré aux *structures onomatopéiques* : « Aujourd'hui, les psychologues s'appuyant sur des enquêtes et des tests verbaux confirment les hypothèses de Platon qui voyait dans l'*i* l'expression de la petitesse, en face de *a* désignant l'étendue. » (Guiraud 1967 : 65).

6. Les formes en question correspondent respectivement et successivement à l'imparfait du subjonctif (*cantara, comiera/viviera*), à l'imparfait de l'indicatif (*cantaba, comía/vivía*) et au conditionnel (*cantaría, comería, viviría*).

en [a] de l'espagnol dans une perspective inspirée des travaux de D. Bottineau. Concrètement, il s'est agi d'étudier les différentes valeurs grammaticales du [a] en espagnol à travers ses réalisations discursives les plus remarquables : à savoir, [a] comme simple relateur, ensuite, comme élément recteur dans la syntaxe de l'objet ou encore [a] en tant que formant vocalique des morphèmes grammaticaux de l'espagnol, notamment associé au féminin en espagnol, et à l'adverbe, sans oublier le système des déictiques à travers les adverbes démonstratifs.

2. LA PRÉPOSITION *a* ET L'ARTICLE CONTRACTÉ *al*

Concernant *a* en tant que relateur, j'ai pu tout d'abord observer que les instructions cognitives (IC) [dissociation], [éloignement] sont conformes au modèle géométrique traditionnel qui décrit cette préposition comme une tension en direction d'une limite (atteinte ou non) – sous la forme schématique d'une droite horizontale orientée, attenante ou non à un autre segment de droite verticale, la notion de tension étant congruente avec l'IC [éloignement] et le trait /limite/ avec celle de [dissociation]. Ainsi, dans *voy a París*, *a* dit une limite non atteinte (cinétisme doublé d'une visée) et dans *te espero a la puerta*, une limite atteinte avec dissociation de deux espaces, à la différence de *en* qui dit l'intériorité sans idée de dissociation (*estoy en París*). Une valeur ainsi qu'une IC que l'on retrouve à travers le formant préfixal d'origine latine ($a < ad$) qui déclare une action consistant à passer par l'état/instrument désigné par la base ou bien par le processus qui consiste à déboucher sur l'état/instrument exprimé par la racine : *acalorarse*, *afiebrarse*, *acalenturarse*... [s'échauffer, s'enfiévrer, devenir fiévreux...]. Quant au formant d'origine grecque privatif, l'approche submorphémique cognématique s'avère aussi pertinente dans la mesure où il semble tout à fait naturel (ou motivé) de dire le contraire de quelque chose en ayant recours à un préfixe qui exprime justement une distanciation maximale par rapport à la notion déclarée par la base de dérivation à laquelle il est associé, d'où les formations du type *apolítico*, *amoral*, *asexualado*...

Sur le plan temporel, l'approche cognématique a été l'occasion de revisiter la construction « *al* + infinitif », régulièrement associée dans les grammaires à l'expression de la simultanéité. Sans récuser le fait qu'une telle tournure puisse servir à l'expression d'une telle valeur – différents exemples l'attestent sans conteste –, à la lumière de ce qui a été mis en place par l'approche cognématique, il est néanmoins apparu qu'il convenait de nuancer et préciser les termes de cette simultanéité,

l'idée de départ étant que si *a* est associé à l'instruction psychique [dissociation], [éloignement], alors on voit mal comment « *al* + infinitif », pourvue d'un signifié contraint par *a*, pourrait dire la simultanéité dans la mesure où ce qui est dissocié ne saurait être simultané. En fait, d'après l'approche retenue, s'il est dans les capacités de la construction « *al* + infinitif » d'exprimer la simultanéité, il ne peut alors s'agir que d'une simultanéité non stricte, ni absolue, mais plutôt relative ou minimale. Je m'explique : « *al* + infinitif » dirait plutôt la coïncidence entre l'achèvement d'un procès et le début d'un procès second, conformément au représenté de *a* qui construit précisément l'image d'une limite atteinte en fin de mouvement. Cela signifie que la vision qu'est donnée de deux événements saisis par « *al* + infinitif » est celle d'un repère-limite, d'une limite de dissociation, cad, une coïncidence ponctuelle (ou point de coïncidence) plutôt que la représentation de deux procès simultanés envisagés dans leur durée. Ainsi, par exemple, dans l'énoncé *al entrar me quito el sombrero*, la tournure infinitive prépositionnée indique en effet que c'est en ce point du temps (*al entrar*) que commence le procès *quitarse el sombrero*, dans une logique de successivité (dissociation d'instant) et non de simultanéité (d'espaces temporels). Au résultat, l'approche cognématique permet de donner à voir qu'il ne s'agit pas tant d'une simultanéité stricte, absolue mais d'une construction impliquant la mise en relation de deux événements qu'il convient de dissocier notionnellement.

La remontée vers l'abstraction avec l'exploration du domaine notionnel n'a rien changé à l'analyse et a permis par ailleurs de mettre en évidence la pertinence des IC, notamment dans les constructions exprimant le passage d'un état à un autre (*traducir a, llegar a, aspirar a...*[traduire en, parvenir à, aspirer à...]) ainsi que celle réitérative (*volver a*) ou inchoative (*ponerse a, empezar a, echar a...*[se mettre à, commencer à...]). De telles tournures font intervenir le relateur *a* dans la mesure où il marque un seuil, une limite, et, précisément, l'entrée dans un état différent d'un état précédent pour les verbes inchoatifs, et le début ou à la reprise d'un cycle, dans le cas des verbes réitératifs, conformément à l'instruction psychique [dissociation] propre à [a]. Quant aux tours à valeur injonctive (*¡A comer!* = *Venez/viens manger !*) ou conditionnelle (*A decirme la verdad, te creería* = si tu me disais la vérité, je te croirais), on peut également voir une réalisation du cognème [dissociation], [éloignement]. Car, si G. Luquet a attiré l'attention sur la présence récurrente du formant *a* dans les formes qu'il qualifie d'inactuelles, on peut dresser ici les mêmes observation si ce

n'est que le cognème se réalise à travers une préposition qui s'adjoit dans les deux cas directement à un infinitif, qui a pour propriété d'être précisément lié à la représentation d'une action en puissance, ce qui lui permet ainsi d'entrer dans l'expression d'un ordre et d'une condition qui sont deux autres formes d'expression de l'inactuel.

À propos de l'accusatif prépositionnel – vaste question de syntaxe romane qui consiste à comprendre ce qui peut motiver l'emploi ou non du relateur *a* devant l'objet (*veo a María* = je vois Marie ; *veo el mar* = je vois la mer) –, si l'approche cognématique n'a pas permis d'élaborer une typologie précise sur l'emploi ou le non emploi de *a* devant l'objet – ce qui est une mauvaise approche du problème –, observer que la langue espagnole peut avoir recours dans la saisie de l'objet à la préposition *a*, à l'exclusion de tout autre relateur, a mis en évidence la logique sous-jacente qui préside à une telle syntaxe. Il semble en effet que ce qui est au cœur de cette question soit le jeu dissociatif ou non dissociatif de l'objet par rapport au verbe auquel peut avoir recours le locuteur et ce, avec tous les effets de sens possibles que comporte une telle syntaxe (personnification, chosification...).

Ainsi,

– soit le locuteur opte pour une représentation unitaire verbe-objet, qui amène à une syntaxe directe (sans *a*), immédiate. Il s'agit alors d'une syntaxe qui fait concevoir verbe et complément en un seul bloc, comme un tout indivis, c'est-à-dire dans l'entier de l'opération qui possède un agent (gène) et un patient (site) ; le verbe est alors immédiatement flanqué de son complément et le locuteur livre en un tout l'image d'une opération qui construit une prédication pleine et entière. L'énoncé « Leí Freud » peut ainsi se gloser de la manière suivante : « je dis de moi que j'ai lu Freud ». La construction directe implique qu'on lit Freud comme on lit quelque chose ; elle aligne l'opération « lire Freud » sur le fait de « lire quelque chose », d'où la glose de B. Darbord et B. Pottier (1994 : 251) : « ¿Has leído//Freud?/¿Has leído a Freud? », dans le premier cas, il est fait allusion à une lecture comme simple prise de connaissance des textes de l'auteur [...] ». Et ainsi, la construction non prépositionnée serait la manifestation d'une telle conceptualisation.

– soit le locuteur opte pour une représentation dissociée de la relation verbe-objet qui correspond à une syntaxe indirecte, médiante (avec *a*). Le verbe est alors marqué dans sa suite par un élément atone proclitique qui constitue un élément de rupture dans la continuité entre le verbe et son complément. On a une prédication momentanément incomplète et autant une mise en attente qu'une mise en relief de

l'apport informatif. Cette disjonction retarde la charge informative dont est investi le verbe tout autant qu'elle dissocie et fragmente d'autre part l'entier de l'événement, puisque par sa capacité de liaison, ce relateur établit la représentation d'une nouvelle prédication. Si l'on dit en effet « *Leí a Freud* », l'agencement syntaxique oblige à une opération différente de celle avec la construction directe. Le relateur *a* pose l'image anticipée d'un être qui va être mis en place dans l'énoncé. C'est-à-dire que l'apparition du relateur dans la suite du verbe n'est que la déclaration et l'annonce de l'identité notionnelle singulière d'un être à venir. Une anticipation qui en fait une syntaxe marquée et une représentation particulière, singulière, emphatique de l'objet, d'où la glose de B. Darbord, B. Pottier et P. Charaudeau (1994 : 251), par rapport à l'exemple étudié avec préposition : « [...] dans le second [cas il est fait allusion] à une lecture qui aboutit à la connaissance de la pensée de l'auteur. » Une syntaxe qui va dans le sens d'un renforcement tant du verbe introducteur (*leer*) que de l'objet (*Freud*). C'est-à-dire que de la même façon que le locuteur peut en espagnol envisager le verbe comme support et apport, c'est-à-dire en un seul tenant associatif (*canto*) – du fait du statut holophrastique du verbe espagnol –, il semble que la langue espagnole offre également la possibilité syntaxique d'une double représentation de la relation verbe-objet, dans une visée soit associative (construction directe, *buscar una secretaria* [chercher une secrétaire], tel un bloc indissociable), soit dissociative (construction indirecte, *veo a María*). D'où l'emploi dans ce cas du relateur *a* qui accompagne le cinétisme du verbe - il en a les capacités-, mais aussi autonomise l'objet et le cantonne dans le même temps au rôle de patient, *a* faisant office, somme toute, d'opérateur de révocation (donc de limite dissociative) dans la syntaxe de l'objet au sein des pôles d'agentivité que sont l'agent et le patient. Il semble que c'est ce jeu contrastif qui permette de rendre raison de la capacité de *a* dans la syntaxe de l'objet ainsi que des IC qui lui seraient associées.

3. LE GENRE MARQUÉ

Pour ce qui est de la question du genre, il se trouve qu'en espagnol, l'opposition générique masculin/féminin se structure fondamentalement à travers l'opposition morphémique *-o/-a* qui ramène à l'opposition genre marqué vs genre non marqué. De ce fait, si le (sub)morphème en *-o* possède une distribution plus large, avec la capacité d'inclure des éléments de l'un et l'autre genre, et donc d'être un morphème associatif, inclusif, en revanche, le genre marqué en *-a*

possède une distribution moins large et institue une limite dissociative référentielle : *una chica* fait ainsi nécessairement référence à un être de sexe féminin (à la différence de *chicos* qui peut désigner et englober des individus des deux sexes). Dans la catégorie sémantique du genre, l'asymétrie est donc évidente : le morphème en *-o* est agglutinant, englobant, associatif et subsume tous les éléments des deux catégories, tandis que le morphème en *-a* (donc marqué) est dissociatif et de type exclusif, conformément aux cognèmes qui seraient associés à [a].

Or, cette réflexion sur le féminin m'a conduit par ailleurs à aborder la question connue sous le nom de « féminin d'indétermination » en espagnol. De quoi s'agit-il ? On le sait, l'espagnol péninsulaire mais aussi d'Amérique latine possède une série de locutions verbales où l'on trouve la présence du morphème grammatical en *-a* sous la forme d'un pronom clitique féminin de troisième personne du singulier (*la*), ou du pluriel (*las*), c'est-à-dire des constructions du type : *armarla, tomarla con uno, palmarla, dárselas de, echárselas de, habérselas con uno, apañárselas...* [provoquer un esclandre, s'en prendre à qqn, casser sa pipe, se vanter de, avoir affaire à qqn, se débrouiller...] De telles constructions posent un véritable problème d'identification par rapport au fonctionnement pronominal car, à l'analyse, ce dernier ne semble pas posséder d'antécédent déterminé : il ne réfère en fait à rien qui soit grammaticalement féminin ni sexuellement féminin (dans le monde phénoménal), d'où l'appellation « *femenino de indeterminación* » ou encore de « *femenino sin referencia* » (féminin sans référence) que l'on trouve dans certaines grammaires espagnoles pour désigner ce genre de tournures. Or, conformément à l'approche cognématique, il semble qu'à travers la description du morphème en *-a/-as*, au sein de ces expressions lexicalisées, il soit possible de voir la trace du cognème [dissociation], [éloignement] dans la mesure où la relation qui unit le signe à son objet est déliée et détachée de tout support. De plus, un tel fonctionnement n'est pas sans rappeler celui du relateur *a*, déjà analysé, qui unit et sépare à la fois : en effet, ici, le pronom unit en tant que substitut mais disjoint puisqu'il est, dans le même temps, dissocié de tout référent, dans une forme de disjonction référentielle qui semble permettre de valider l'instruction psychique de type [disjoindre ce qui est conjoint]. Enfin, on ne peut manquer par ailleurs d'observer que pour cette disjonction référentielle, la langue n'a pas recours à n'importe quel morphème. Elle convoque un morphème féminin en [a] configuré comme suit : <la(s)>, c'est-à-dire, /l/ (liquide) +/a/ (voyelle centrale), soit *al*, mais inversé, somme toute, comme nous l'avons déjà étudié dans le cadre de la structure *al* + infinitif.

4. LE COGNÈME A DANS LES ADVERBES ET LOCUTIONS ADVERBIALES

Je me suis interrogé ensuite sur ce qui semble une spécificité de de la langue espagnole, à savoir le fait que la langue a constitué des séries d'adverbes et de locutions adverbiales où l'on trouve de manière récurrente le morphème grammatical en *-a*, qui n'est pas toujours étymologique (*nunca, fuera, contra, quizá, cerca, arriba...*), auquel s'ajoute parfois l'autre morphème *-s* (*quizás, jamás, mientras, tras...*), une marque d'appartenance à un paradigme que l'on retrouve justement dans d'autres séries associatives comme des locutions adverbiales du type : *a ciegas, a hurtadillas, a tontas y a locas, a sabiendas, a pies juntillas...* Un tel constat m'a conduit à réfléchir sur les possibles affinités entre le fonctionnement propre à l'adverbe et les caractéristiques du morphème en *-a*. En d'autres termes, il convenait de réfléchir sur les affinités éventuelles que la langue espagnole aurait pu instaurer entre la fonction adverbiale et le morphème en *-a* et notamment les instructions psychiques qui seraient associées à ce formant vocalique.

Pour ce faire, les éléments d'une réponse satisfaisante m'ont semblé pouvoir être fournis en partie par la systématisation bien connue qu'en a proposée Gustave Guillaume. Au niveau du fonctionnement phrastique, on le sait, l'adverbe ne porte pas sur un terme mais sur le rapport qui l'unit à un autre terme. Or, là encore, on ne peut que constater que le morphème en *-a* se trouve précisément associé à un élément du discours qui vient moduler une relation, ce qui en fait bien un élément de médiation, donc dissociatif, entre le support et l'apport, comme le dit très clairement l'extension médiate au second degré. C'est d'ailleurs du fait de cette incidence externe au second degré ou encore de cette extension médiate au second degré (une incidence externe qu'il peut au reste recevoir au troisième, voire au quatrième degré), que l'on explique traditionnellement le caractère a priori invariable de l'adverbe, dans la mesure où cette relation est dépourvue de genre et de nombre. C'est-à-dire que l'on peut peut-être expliquer la présence récurrente du submorphème en *-a* dans le paradigme des adverbes par le fait que l'IC associée à *a* [dissociation] serait congruente au fonctionnement de cette partie trans-prédicative qui s'obtient par *éloignement* des parties du discours prédicatives, comme le rappelle Gérard Moignet qui considère les adverbes comme « des notions qui transcendent celles dont les substantifs et les adjectifs sont porteurs, en ce sens qu'elles s'élèvent dans l'abstrait au-delà de ce que peut produire une élaboration mentale,

si poussée qu'elle soit, des données de l'expérience. » (Moignet 1981 : 176).

5. LE COGNÈME A DANS LES DÉICTIQUES INDÉCLINABLES

Enfin, l'analyse a porté sur le système des déictiques de l'espagnol qui se laisse aisément décrire. Une simple description morphologique permet ainsi de dégager deux séries :

- le paradigme des déclinables, les démonstratifs *este / ese / aquel*, avec, pour chacune de ces formes au masculin singulier, une forme féminine (*esta / esa / aquella*) et des formes plurielles (*estos / esos / aquellos, estas / esas / aquellas*), distribuées en formes atones d'une part (adjectifs) et formes toniques d'autre part (pronoms), auxquelles s'ajoute une série de formes toniques neutres (*esto / eso / aquello*).

- le paradigme des indéclinables, qui correspond aux adverbes de lieu, et met en œuvre deux thèmes vocaliques, un thème en *-í* d'une part, *aquí / ahí / allí*, ainsi qu'un thème en *-á* d'autre part, *acá / allá / acullá*.

À propos de cette dernière catégorie, les études s'accordent en général pour considérer que la représentation instituée par ces deux séries n'est pas la même. Voici ce qu'en disait M. Molho, dans son étude d'inspiration guillaumienne, qui résume bien le fonctionnement du système péninsulaire :

Les thèmes en *-í* apportent en langue la représentation d'un lieu ponctuel, par opposition aux thèmes en *-á* dont le contenu de représentation est celui d'un champ de parcours – ce qui leur permet de comparaître en syntaxe sous toutes sortes de constructions comparatives habiles à dire un plus d'approche ou d'éloignement : *más acá, muy acá, más allá, muy allá*, etc., [...].

(Molho 1969 : 107)

Un point de vue confirmé par *La nueva gramática de la lengua española* qui ne dit pas autre chose :

Aunque existen, como se ha visto, algunas excepciones, la diferencia en la gradación opone generalmente los adverbios en *-í* a los adverbios en *-á*. Suele interpretarse esta propiedad como consecuencia de que *acá* y *allá* designan espacios concebidos como áreas o zonas, más que como puntos o localizaciones específicas, a diferencia de lo que sucede con los adverbios de la otra serie.

(RAE 2009 : vol. 1, § 17.8f, 1315)

Pour résumer, dans un système binaire où le référentiel discriminant est le lieu où le locuteur se perçoit – soit, le plan du moi et du non-moi, le thème en *-í* est associé à un champ de désignation resserré autour du locuteur, plus précis que le thème *-á* qui élargit le champ de référence dans l'acte de monstration en le dissociant de l'*hic* et *nunc*, une opposition confirmée par les réalisations de discours les plus remarquables. On peut en effet opposer *ven aquí* (viens ici) à *ven acá* (viens par ici), l'injonction avec le thème en *-á* impliquant que la personne apostrophée reste seulement dans le champ de vision du locuteur. De même, lorsque le locuteur veut exprimer son indifférence ou son détachement par rapport à son interlocuteur (ou une tierce personne), il peut avoir recours au déictique de distanciation maximale appartenant à la série en *-á*, en l'occurrence, *allá*, suivi du pronom correspondant à son interlocuteur ou à la personne dont il parle et ce, pour le rejeter dans un espace différent du plan du moi (*allá tú, allá él...* = « Tant pis pour toi / cela te regarde, tant pis pour lui »). Une distanciation et un champ de parcours que l'on retrouve, sur le plan temporel, avec une nuance d'imprécision, dans les constructions du type *allá, por los años ochenta* (dans les années quatre-vingts). Mais c'est sans doute à travers la substantivation du déictique *allá*, pour désigner l'indétermination maximale, mystérieuse et métaphysique (*el Más Allá* = l'au-delà), que l'on mesure le mieux la mise à distance maximale, hors champ du moi, de la série en *-á*. L'approche cognématique s'avère donc particulièrement éclairante dans la compréhension de la deixis espagnole car, en associant, à partir d'une base articulatoire, au signifiant [á], tonique, donc marqué, les instructions psychiques [dissociation], [éloignement], par rapport aux formes en *-í*, on parvient à proposer une explication systématique qui gagne en cohérence et qui fait apparaître que, finalement, le critère pertinent est une vision d'association (avec un thème en *-í*) ou une vision de dissociation (avec un thème en *-á*), avec tous les jeux que permet un tel système binaire dans la deixis.

6. CONCLUSION

Les différents faits de discours passés en revue en espagnol semblent accréditer le substrat cognématique postulé et associé à [a]. Et par ailleurs, force est d'observer qu'une cohorte de linguistes s'intéressant aux formants submorphémiques de langues non

apparentées (*i.e.* arabe, anglais, espagnol, italien)⁷ ont montré les possibles liens iconiques que peuvent entretenir les mouvements articulatoires avec la sphère cognitive, un ancrage corporel de la cognition connue sous le nom d'*énaction*.

En bref, tout se passerait donc comme si l'homme de paroles introduisait de la motivation dans la langue (l'étymologie populaire est là pour le confirmer à un autre niveau), et qu'on trouvait une trace de cette motivation à un niveau submorphémique, logé notamment dans la charpente phonique du langage. Gilbert Fabre a ainsi mis en évidence que le dépassement de l'unité, au sein des langues romanes, se traduit par les formants pluriels [s] et [n] –respectivement du nom et du verbe –, qui se caractérisent justement par une avancée du point d'articulation, sans oublier le morphème en *-i* (voyelle d'avant) pour l'italien et le roumain, concernant le plan du nom (2001 : 175-181). Autant d'éléments à verser au vaste dossier anthropologique de l'origine du langage, qui montrent la part inconsciente et mimétique que peut prendre le corps dans la phonation et qui peuvent par ailleurs donner du crédit à l'hypothèse de l'origine gestuelle du langage humain qui serait progressivement passé d'un codage analogique (immédiat) à un codage digital (non immédiat) toujours plus abstrait pour forger finalement un langage articulé doté de multiples avantages, notamment l'usage de signaux découplés de leur référence. Naturellement, adopter une telle perspective évolutionniste sur la neurobiologie du langage doit inciter à la plus grande prudence car cela revient à s'intéresser à ce qui a pu se passer à l'échelle des temps paléontologiques, c'est-à-dire quelques dizaines de milliers d'années.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BOTTINEAU Didier, 2003, « Iconicité, théorie du signe et typologie des langues », dans *Cahiers de linguistique analogique*, n°1 – *Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*, Philippe Monneret (dir.), Dijon : Association Bourguignonne d'Études Linguistiques et Littéraires (ABELL), p. 209-228.
- , 2010, « La théorie des cognèmes et les langues romanes : l'alternance i / a. La submorphologie grammaticale en espagnol et italien », dans *La*

7. Georges Bohas, Mihai Dat (arabe), Didier Bottineau, Dennis Philps (anglais), Alvaro Rocchetti, Luca Nobile, Sophie Saffi (italien), Gilles Luquet, Gilbert Fabre, Michaël Grégoire, Gabrielle Le Tallec-Lloret et moi-même (pour l'espagnol).

- recherche en langues romanes : théories et applications*, Gilles Luquet, Wiaczeslaw Nowikow (éds.), Actes du Colloque : Paris 29-30 juin 2007. Université de Łódź (Pologne), p. 11-47.
- DARBORD Bernard, POTTIER Bernard, CHARAUDEAU Patrick, 1994, *Grammaire explicative de l'espagnol*, Paris, Editions Nathan.
- DELPORT Marie-France, 2008, « Une linguistique du signifiant ? », *Chréode, Vers une linguistique du signifiant*, n°1, Paris, Éditions Hispaniques, p. 11-35.
- FABRE Gilbert, 2001, « Le signifiant du dépassement de l'unité au présent de l'indicatif en espagnol et dans d'autres langues romanes », dans *Panorama de la linguistique hispanique* (textes réunis par Yves Macchy), Université Charles-de-Gaulle, Lille 3, p. 175-181.
- GUIRAUD Pierre, 1967, *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Librairie Larousse.
- LUQUET Gilles, 2010, « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol », dans Gabrielle Le Tallec-Lloret (éd.), *Vues et contrevues*, Actes du XIIe Colloque international de linguistique ibéro-romane, Université de Haute Bretagne – Rennes 2, 24-26 septembre 2008, Limoges, Lambert-Lucas, p. 73-85.
- MOIGNET Gérard, 1981, *Systématique de la langue française*, Paris, Klincksieck.
- MOLHO Maurice, 1969, « Remarques sur le système des mots démonstratifs de l'espagnol », dans *Linguistiques et langage*, Bordeaux, Editions Ducros, p. 103-137.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, ASOCIACIÓN DE ACADEMIAS DE LA LENGUA ESPAÑOLA, 2009 : *Nueva gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa Libros, 2 vol.